

L'égalité des incompétences

Julien Lefort-Favreau

Numéro 314, hiver 2017

Prendre la littérature au sérieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefort-Favreau, J. (2017). L'égalité des incompétences. *Liberté*, (314), 23–25.

Julien Lefort-Favreau

L'ÉGALITÉ DES INCOMPÉTENCES

Madame Bovary, c'est tout le monde.

L'urgence de convaincre l'auditoire de la nécessité de la littérature est le pain quotidien du professeur de lettres. Il s'agit d'une question éminemment corporatiste. Le citoyen dont l'activité de lecture est non rémunérée s'interroge probablement peu souvent sur le devenir historique de ladite activité. Le prof normalement bipolaire oscille quant à lui entre une défense volontariste des vertus littéraires et une contemplation tragico-dépressive de la dégradation de la culture générale chez le jeune. Il m'arrive assez souvent de professer dans de vénérables institutions ontariennes où, dans un heureux mélange entre la loterie des choix de cours et les relents de bilinguisme canadien, les gens qui échoient dans mes cours ne sont pas forcément intrigués par le destin d'Emma Bovary. Disons que, si tu as grandi à Mississauga, que ton père est sri-lankais et ta mère cap-verdienne, l'importance de la Grande Culture française ne coule pas dans tes veines comme si l'avenir de l'humanité en dépendait. Tu ne la sens pas, la culture française, et cela me semble normal. Il n'est pas toutefois exclu que *Madame Bovary* t'aide à comprendre deux ou trois babioles sur le désir féminin, les effets nocifs des livres sur la vie sociale, l'ironie et les lieux communs, qu'en sais-je ?

Dans le train, je me creuse parfois les méninges pour trouver les moyens de démontrer que la littérature est une bonne chose pour l'esprit. Ce doute existentiel a peut-être à voir avec le fait que je suis moi-même né dans les années 1980 et que je ne me sens pas autant dépositaire de la culture lettrée qu'Alain Finkielkraut. Mais il s'adonne que j'aimerais bien partager avec d'autres, moyennant rétribution, l'enthousiasme que suscitent chez moi les livres. Cette expérience de terrain, doublée de récentes lectures, a provoqué un faisceau de questions dont je vous livre la teneur ici, sans grande velléité théorique. Alors, à quoi bon s'évertuer à relire en groupe *Madame Bovary* ? La réalité est peut-être moins grave qu'on le pense, docteur.

La littérature est-elle aussi précaire que nous l'annoncent avec trémolo dans la voix les prophètes de malheur ?

L'excellent livre *La responsabilité de l'écrivain* (2011), dans lequel la sociologue Gisèle Sapiro retrace le déroulement de plusieurs procès littéraires des XIX^e et XX^e siècles, a de quoi relativiser cette agonie redoutée. Dans le chapitre sur l'affaire Dreyfus, Sapiro soumet l'idée que la naissance de l'intellectuel moderne est devenue possible sous la pression d'une concurrence entre la littérature et les sciences sociales. Au fil du siècle, le développement de la science historique « vole » le passé à la littérature et rend caduc le lyrisme à la Michelet. La sociologie, la snoreau, fait de même avec les mœurs du présent que Balzac pouvait encore librement dépeindre à peine cinquante ans plus tôt. Ne reste aux écrivains que le futur sur lequel ils peuvent se prononcer sans compétition. Ces nouveaux intellectuels prophétiques fondent leurs interventions civiques sur leur autorité charismatique et leur capital symbolique. De Zola à Sartre en passant par Malraux, ces prophètes ont poussé, principalement en France, comme de la mauvaise herbe pendant une bonne centaine d'années, dictant au bon peuple la voie à suivre. Ces messieurs n'étaient certes pas dénués de qualités de cœur et de plume, mais disons que leur côté donneur de leçons s'accorde moins avec notre époque. Tout cela pour dire que les écrivains français ont dû, dans le passé, réaffirmer leur place dans l'espace social face à des discours concurrents. Cette petite parenthèse historique me semble vivifiante, car elle nous permet de nous extraire d'une nostalgie geignarde pour un âge d'or de la littérature qui n'a jamais vraiment existé. La menace est constante, docteur !

La littérature comme exception

Quel est maintenant le rapport de la littérature aux sciences sociales ? Explorons deux hypothèses adverses qui concernent à la fois les écrivains et le travail secondaire du lecteur, du critique, du prof, de l'élève. La première est plutôt optimiste, car elle suppose que la littérature garderait, encore maintenant, une spécificité dans l'ensemble des

discours. C'est la fiction qui lui assurerait une telle place et qui serait garante de sa portée démocratique. Cette avenue a des relents utilitaristes peu compatibles avec le fantasme de gratuité de l'art, mais elle vaut la peine d'être considérée. La philosophe américaine Martha Nussbaum a, dans plus d'un ouvrage, insisté sur les vertus éthiques de la littérature. Celle qui enseigne principalement à de futurs juristes croit fermement que la fréquentation de Charles Dickens ou de Henry James aurait comme effet d'affiner les jugements moraux des citoyens. Le lecteur serait exposé, dans le cadre de la fiction, à de nombreuses situations d'oppression et à des inégalités qui le rendraient plus apte à réagir adéquatement *dans la vraie vie* lorsqu'il doit faire appel à sa capacité de jugement.

On voit bien que la dame tient mordicus à quelques idéaux des Lumières. Un récent ouvrage d'Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature* (2016), emprunte des chemins semblables. L'auteure y livre un plaidoyer pour la littérature comme *espace transitionnel*, c'est-à-dire comme un lieu entre soi et les autres, entre les textes et les lecteurs, entre les profs et les élèves. Pour le dire simplement, elle y explore la manière dont la littérature crée des liens entre les individus. Elle s'inscrit en faux contre une doxa (plus forte en France qu'ici, j'ai l'impression) qui cherche exclusivement à observer la littérature par le truchement des outils de la rationalité scientifique ou historienne, la coupant ainsi de son contenu référentiel. Tant

pour Nussbaum que pour Merlin-Kajman, l'horizon est humaniste. La littérature serait porteuse de valeurs morales et sa transmission aurait des visées largement thérapeutiques, car elle favoriserait l'empathie. L'idée est alléchante. Mais il faut bien dire qu'elle fait aussi le jeu des administrateurs d'institutions scolaires, soulagés par la perspective que les arts forment de bons citoyens guéris de leurs pulsions barbares. Je caricature à outrance les positions de Nussbaum et de Merlin-Kajman qui, sous des couverts libéraux (car la littérature est ici principalement placée sous les auspices d'une éthique de soi qui rend l'individu meilleur), ont aussi des ambitions collectivistes. Elles visent à identifier une spécificité de la littérature, qui se situerait notamment dans les affects qu'elle représente et provoque. Cette dimension affective de la littérature suscite l'identification des lecteurs et, en cela, elle se distingue des sciences sociales.

En classe, il n'est pas inutile de rappeler aux étudiants que l'identification affective aux textes est l'une des composantes essentielles de la lecture littéraire, composante à laquelle

l'école s'intéresse assez peu, de peur de sombrer dans la mièvrerie. Pourtant, tous les affects ne sont pas mous. Qui dit identification affective ne dit pas automatiquement identification aux personnages et aux situations, même si, souvent, les étudiants en classe saisissent très aisément la *suspension volontaire de l'incrédulité* dont parlait Coleridge, à cause de leur fréquentation assidue des fictions littéraires, cinématographiques ou des jeux vidéo. L'identification affective dont je parle n'a rien à voir avec une tyrannie des bons sentiments. Elle veut plutôt dire qu'expérimenter des idées à même la lecture et la discussion des textes en classe permet d'explorer la singularité des émotions humaines et donne accès à des univers inédits. La littérature peut aussi enseigner

l'indignation, la révolte ou le dégoût. Mais au-delà de l'identification à ce qui est référentiel dans le texte, le langage même enseigne la distanciation par rapport à soi-même et une profonde étrangeté qu'il faut apprivoiser. Le système scolaire exige des étudiants qu'ils comprennent tout très rapidement. Rendus au niveau universitaire, ils ont déjà bien intégré l'idée fort peu démocratique (et contre-intuitive) que la culture est innée et non pas acquise. La discussion patiente en classe autour d'un texte lu par tous vise à se défaire d'une telle asymétrie. Devant *Le ravissement de Lol V. Stein* de Duras ou le poème « Mauvais sang » de Rimbaud, nous sommes tous également intelligents (ou incompetents, c'est selon). Il faut, pour déchiffrer de tels casse-têtes, déployer

non seulement une somme de savoirs (psychanalytique, stylistique, historique, sociologique, anthropologique), mais aussi faire appel à des interprétations *littérales et dans tous les sens*, selon les mots du même Rimbaud. L'enseignement de la littérature, par le contact qu'il procure avec une certaine opacité et une condensation du langage, favorise un échange qui ne se limite pas à la leçon magistrale.

L'identification affective aux textes ne repose pas non plus sur une exemplarité. Rien n'interdit d'avoir accès à des idées inédites en fréquentant la part la plus sombre de l'œuvre de Céline. C'est aussi par la lecture des œuvres les plus moralement abjectes, les plus politiquement incorrectes, que l'étudiant peut saisir les mondes possibles figurés par la littérature. La littérature comme terrain d'expérimentation doit toucher à cette part de l'humanité – sans quoi elle ne sert que la reproduction de valeurs stables. C'est évidemment le danger de la lecture « surveillée » à l'école. En fait, le rapport affectif doit précisément être utilisé comme un levier d'objectivation. Si l'on pousse le raisonnement à l'extrême,

C'est aussi par la lecture
des œuvres les plus
moralement abjectes, les plus
politiquement incorrectes,
que l'étudiant peut saisir les
mondes possibles figurés par
la littérature.

plus le langage, la moralité ou les idées politiques d'un livre sont étrangers, plus l'objectivation est grande, et plus grande est la portée pédagogique. En somme, pour demander aux étudiants de mettre les textes à distance, de les transformer en objets d'étude, il faut minimalement reconnaître les *effets* qu'un texte produit sur ses lecteurs. L'identification affective, c'est expérimenter des émotions qui ne sont pas les nôtres, et non pas projeter nos propres émotions sur les textes.

Il ne s'agit donc pas d'assigner à l'enseignement de la littérature une fonction messianique et de croire secrètement à la rédemption des âmes perdues assises devant nous. On a chassé les curés de l'instruction publique, ce n'est surtout pas pour singer leurs bondieuseries. Ce que je propose ici, c'est la mise en place d'un dispositif où le savoir historique et théorique sur la littérature n'est pas un prétexte pour fixer le sens des textes et exclure ses lecteurs. L'enseignement des lettres m'apparaît plutôt comme le lieu privilégié pour réconcilier les parts sensible et intelligible de l'expérience de lecture, en faire un accès incarné aux savoirs les plus abstraits.

La littérature comme enquête

Le livre d'Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* (2014), repose sur un postulat très différent de ceux de Nussbaum et de Merlin-Kajman. Il vise en effet à rendre plus floue la frontière entre littérature et sciences sociales et à revenir en quelque sorte aux frontières des humanités. Jablonka est historien et remarque une forme de déclin des sciences sociales qui, selon lui, ont perdu leur pouvoir d'intervention dans l'espace public. Le chercheur en sociologie, en histoire ou en anthropologie, sans rien sacrifier à la rigueur de sa méthode, devrait s'inspirer des impératifs de clarté de la création littéraire plutôt que d'un jargon pseudo-scientifique. Et si les sciences sociales doivent s'emparer des moyens puissants et séculaires de la narration, la littérature, quant à elle, peut tout à fait adopter une démarche semblable à l'enquête scientifique. C'est ce que Jablonka appelle « les écrits du réel ». En effet, le lecteur de littérature contemporaine trouvera souvent son plaisir chez des écrivains qui allient témoignages, archives, reportages.

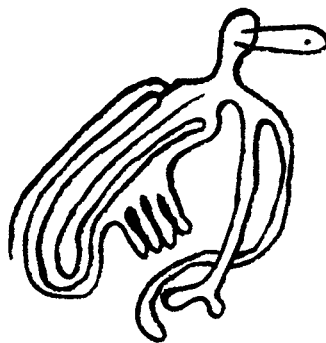
Dans cette catégorie, aussi vivante, quoique de manière différente, dans les mondes anglo-saxons que francophones, le livre de la sociologue Nicole Lapierre, *Sauve qui peut la vie* (2015), opère une jonction particulièrement riche entre littérature et sciences sociales. Il faut également aller l'écouter parler à l'émission *Hors-champs* de Laure Adler. On connaît peut-être l'ancienne élève d'Edgar Morin pour ses ouvrages sur les changements de noms (notamment ceux des Juifs tentant de s'assimiler après la Deuxième Guerre mondiale) et sur les intellectuels en exil. Dans l'ensemble de son travail, Lapierre met discrètement en

scène les raisons personnelles de ses recherches; or, ici, l'essai a une tournure autobiographique plus affirmée. Partant des suicides consécutifs de sa sœur et de sa mère (« Dans ma famille, on se tuait de mère en fille »), Lapierre tisse une réflexion sur l'impact de la mémoire collective – ou plutôt des amnésies collectives – sur la vie des individus. La revisite de son histoire familiale et des déterminismes (historiques, sociaux, psychologiques) qui en ont balisé le destin est la pierre d'assise d'une réflexion plus générale sur le métissage des cultures et les déplacements de populations. Impossible ici de distinguer la sociologue de l'écrivaine. L'enquête sociologique et le récit littéraire deviennent une seule et même chose. La recherche savante sur l'identité se mêle à l'objectivation de soi. La littérature, soutient Jablonka, est guidée par le principe de l'enquête, par la pulsion de savoir pour soi et pour les autres. Elle est un raisonnement, une pensée, qui malgré sa teneur épistémologique nulle, vise à une mise en intelligibilité du monde, au même titre que les sciences sociales. C'est cette fonction de la littérature qu'il faut transmettre plutôt que d'élever l'enseignement de l'art en outil pacificateur. Le lecteur de Joan Didion, d'Annie Ernaux ou de Jean Rolin sait que littérature ne rime pas forcément avec fiction et qu'elle obéit à cette ivresse de connaissance que l'on éprouve en lisant Bourdieu ou Lévi-Strauss.

Que l'on explore l'une ou l'autre de ces deux hypothèses, que l'on décide de transmettre l'idée d'une littérature de fiction comme une expérience singulière d'identification ou que l'on insiste sur sa force cognitive, il reste qu'il s'agit selon moi de mettre la littérature en plein cœur de la vie démocratique. Il faut convaincre les étudiants que la lecture est une activité critique, à la fois intellectuelle et sensible, qui convoque les aptitudes de la discussion raisonnable et de la déraison lyrique. Cela ne rend peut-être pas la littérature *utile*, mais il me semble que cela lui donne plus de pertinence que lorsqu'on la présente comme un bibelot inerte qui vient

du passé et qu'il est obligatoire de préserver par respect pour ton grand-père et ta patrie. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille déshistoriciser les objets transmis. Mais cette transmission historique devrait être un prétexte pour rappeler que la littérature est faite par des humains, ces mêmes humains qui agissent sur le cours de l'histoire, et qu'elle procède d'une esthétisation du réel, qu'elle est liée de manière indiscutable à la vie concrète. Observer la littérature à l'école, c'est voir comment nos ancêtres et nos contemporains ont été et sont capables de penser leur monde et leur identité. Cela concerne

tout le monde, et pas seulement les amoureux et les amoureuses des lettres qui arrivent dans les salles de classe ensorcelés par la beauté des mots. **L**



♦ **Julien Lefort-Favreau** est chercheur postdoctoral à l'Université de Sherbrooke et à l'Université Queen's.